

§ II- LETTRES, N°38

1- A SA FAMILLE, N°38

A SON FRERE EMILE, N°26

†
D.

S. Maximin, 13 Janvier 1862.

Bien cher frère,

Tu avais raison de penser qu'avec cette permission réciproque que nous nous sommes donnée de dire tout ce que nous penserions, nous ne manquerions jamais de sujet de correspondance. Cela est vrai et si ~~je~~ ce n'était de mes études, si je n'avais pas déjà une correspondance beaucoup plus que suffisante à occuper mes moments libres, si d'ailleurs tu n'étais pas toi-même surchargé d'occupations il nous serait facile, sans contredit, de nous écrire plus souvent sans nous parler de banalités; nous surtout qui, d'un côté, désirons vivement de ne former qu'un cœur et qu'une âme; et qui de l'autre, je ne sais pour quelle raison, avons sur presque tous les points des opinions en apparence si divergentes. Je dis en apparence car la vérité est une et comme tous deux nous sommes de bonne foi, il est à croire, il est certain que tous deux nous envisageons vraiment la vérité mais sous des points de vue divers, incomplets et faux, l'un ou l'autre. Espérons que par ~~cettet~~ échange mutuel et raisonné de nos sentiments et opinions nous arriverons peu à peu, au moins sur les points les plus importants, à voir la vérité entièrement et par suite à une parfaite unité de vue et d'affections.

Je pourrais donc t'entretenir de diverses choses, mais parce que je crois que pour trouver la vérité sur une question il faut l'approfondir et la vérifier s'il est possible avant de passer à une autre, je crois bien faire de revenir cette fois encore sur le



sujet ~~de~~ que ~~notre~~ nos dernières lettres ne me paraissent pas avoir suffisamment éclairci.

Il me semble donc que dans ta réponse tu n'as pas suffisamment creusé la question et t'es arrêté un peu, sinon à la superficie, au moins à la seconde enveloppe au lieu d'aller jusqu'au fruit lui-même.

Tu m'exposes longuement la vanité des plaisirs; comme ils sont entourés d'épines et comme ils passent vite; je savais toutes ces choses; qui donc ne les sait à moins d'être un enfant? n'est-ce pas là pour ainsi dire la première science de la vie, celle à laquelle la nature et les hommes nous initient en premier lieu. Je me suis donc bien mal exprimé ou tu m'as mal compris si tu as cru que c'était là ce sacrifice dont je te voulais parler. A vrai dire, cela en est un réel; et pour le nier, il faudrait ne connaître pas l'homme. Nous sommes en effet le composé de deux natures bien distinctes, comme la résultante de deux forces contraires, l'une tendant toujours en haut, l'autre, le corps, toujours en bas. Se priver absolument et pour toute la vie de tout plaisir sensuel est donc pour tout homme, quel qu'il soit, un sacrifice réel puisque ce renoncement va si directement contre la pente naturelle et l'entraînement de nos sens. Mais quand l'âme est heureuse chez elle, elle fait bon marché de ce sacrifice et elle en a le droit, car le corps est fait pour elle et non pas elle pour le corps; et que d'ailleurs, c'est de lui procurer, en le conservant pur, le plus grand bien, la plus grande noblesse du corps lui-même en ce monde et dans l'autre. Voilà pourquoi je ne te parlais pas dans ma dernière lettre de ce sacrifice, tout réel qu'il soit.

De quoi parlais-je donc? - Mets-toi à notre place, car nous ne sommes pas faits autrement que toi; comme toi nous avons un cœur avide d'amour et de ~~liberté~~ ~~d'indépendance~~, une intelligence jalouse elle aussi du titre de Libre-penseur, et tout le reste, tout ce que tu as....

Petite croix au crayon, en face la 1^{ère} ligne du second paragraphe, d'une main étrangère.

Accolade au crayon, de la 9^{ème} ligne du second paragraphe à la fin, d'une main étrangère.



Eh bien! n'est-il pas vrai qu'un des penchants les plus naturels, les plus impérieux de notre cœur, c'est le besoin d'être aimé? Qui n'a surpris quelquefois son cœur disant et redisant ce mot de la jeunesse de S. Augustin : Amo amari. J'aime à être aimé! - Aimer! et à être aimé! - Et ce ne sont pas là des rêves de jeune homme seulement, mais, sous des formes diverses, le rêve même de toute la vie. Ce désir même, contenu dans de certaines limites, n'a rien que de légitime et nous devons croire que Dieu lui-même nous l'a mis au cœur afin de nous porter à vivre en bonnes relations avec nos semblables et à nous constituer en famille, si son libre choix ne nous appelait pas à une vocation plus haute. Ainsi donc tous, tous a de très rares exceptions près, plus rares encore ici que dans le monde, j'en suis sûr, tous nous éprouvons le besoin d'être aimé, d'occuper de nous un autre nous-même, d'avoir autour de nous comme un petit monde dont nous soyons le centre et le soleil et comme la providence. Voici notre besoin, quand nous n'écoutons que la seule nature. Tu l'admetts bien, n'est ce pas? Voici là donc dans le vœu de chasteté un sacrifice réel, incontestable.

Passons au vœu de pauvreté : Tu dis "Votre pauvreté n'a rien d'effrayant; vous ne manquez jamais du nécessaire. Tu dis vrai, mais tu ne prends pas garde que c'est là l'un de nos un très fort argument en faveur de la cause que je soutiens. Quoi! nous sommes ici 70 religieux au moins Pères et frères professeurs ou étudiants; presque aucun de nous ne prêche; si nos prédications nous apportent 3 ou 4,000 f par an c'est le plus; aucun de nous ou presque aucun n'a de revenu si ce n'est peut être 2 ou 300f et encore n'est ce que le très-petit nombre. Avec cela il nous faut vivre, nous vêtir, avoir des livres, réparer notre vieux couvent, entretenir notre chapelle convenablement etc etc et nous ne manquons jamais du nécessaire! nous sommes toujours bout à bout, ~~qu~~ mais enfin nous avons tous jours le nécessaire! qui donc pourvoit à nos besoins, sinon celui à qui nous nous sommes donnés, Celui dont la parole est infaillible et qui ~~ava~~ dit à ses apôtres : Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice et tout le reste vous sera donné par surcroît. - Pour moi chaque fois que j'y réfléchis, tout en bénissant les bonnes âmes qui nous ~~don~~ onnent, je ne puis

Accolade au crayon, en face du premier paragraphe, d'une main étrangère.



m'empêcher de voir très clairement en cela l'action de la Providence, veillant spécialement sur nous parce - que nous nous sommes donnés spécialement à elle.

Mais enfin, soit! nous ne manquons pas du nécessaire. Penses-tu donc que cela soit assez pour que le vœu de pauvreté nous soit pas quelquefois bien dur. Parmi nos frères convers il en est qui autrefois étaient obligés de gagner leur pain au jour le jour à la sueur de leur front; il semble donc que pour eux le vœu de pauvreté ne soit rien; c'est une erreur. Il n'en est pas qui, dans les moments où se fait sentir plus haut la voix de la nature, il n'en est pas dis-je qui, s'ils n'étaient soutenus par l'ama pensée et l'amour de Dieu ne préféreraient cent fois s'exposer à manquer peut être quelquefois du nécessaire, mais au moins avoir à sa disposition l'argent gagné par son travail et se passer quelques petites fantaisies, certes fort naturelles et fort légitimes. Mais non; ils travaillent continuellement et ne touchent jamais un sou; ils n'ont rien à eux, absolument rien, pas même de quoi se donner la satisfaction de donner une petite aumône à un pauvre qui les intéresse. Ils savent, il est vrai, que le couvent fait l'aumône en proportion de ses ressources, mais voilà tout!... Mets-toi à leur place, prends autour de toi tel ouvrier que tu voudras, le plus misérable de tous, et demande lui s'il serait bien aise d'avoir son pain, son vêtement et son gîte assurés mais à la condition de travailler tous les jours, de faire toujours maigre, de ne parler qu'à telles et telles heures, de ne jamais sortir en ville sans une permission expresse, etc etc .. enfin de n'avoir jamais un sou sur lui dont il puisse disposer; fais cette proposition à 100 ind. pauvres ouvriers et dis-moi si tu en trouveras beaucoup disposés à accepter sérieusement et pour toujours.

Si la pauvreté, même adoucie comme nous l'avons, est quelquefois si dure à nos frères Convers, calcule ce que cela doit être pour ceux d'entre nous (qui et ils sont en assez grand nombre) qui étaient accoutumés dans le monde à ne se refuser aucune fantaisie, parcequ'ils en avaient les moyens, qui avaient leur petit chez-soi leurs petites habitudes etc... Toi-même, toi qui es accoutumé à te priver de bien des choses, toi qui as des goûts modestes et rangés, dis-moi si tu consentirais à passer toute ta vie ainsi sous le joug non seulement de la Contenance et de la Pauvreté? Et tu ne diras pas je pense, que comme certains impies ou comme quelques ignorants, que nous avons pour compen-



sation l'oisiveté. Tu n'es pas sans doute de ceux qui pensent que parcequ'on ne s'occupe que de travaux intellectuels on est un oisif?... Je doute même qu'il y ait beaucoup d'hommes, dans telle administration que tu voudras, dans le commerce même, qui prennent plus de peine et se fatiguent plus au travail que la plupart de nos Pères.

Passons à l'obéissance. Tu dis simplement : " L'obéissance continuelle et absolue, voilà peut être ce qui rebute le plus la nature humaine; (tu en conviens donc?) mais, en fin de compte, c'est une obéissance que vous avez recherchée.... et puis cette idée qu'en obéissant purement et simplement, vous êtes délivré de très grandes responsabilités n'a-t-elle pas sa compensation." - Rien de cela ne vaut à mon avis.

Il est vrai cette obéissance nous l'avons recherchée et comme tu le dis très-bien c'est en toute liberté que vous avez consenti à aliéner ~~à~~ votre liberté" mais cela prouve deux choses, et rien de plus : 1° que, quoiqu'en disent ~~à~~ nos ennemis, nous sommes tout aussi libres qu'eux, même en obéissant. 2° que les vœux ne sont pas un esclavage, puisqu'ils dépendent de notre pure liberté. - Mais cela prouve-t-il que l'obéissance ne soit pas pénible? - Nullement. Je dois te dire au contraire que la plupart de ceux qui sont ici sont des caractères extraordinairement indépendants, qui dans le monde eussent été intraitables presque; je suis de tous peut être, celui à qui l'obéissance est la plus douce et je mentirais si je disais qu'elle ne me coûte pas souvent, par exemple quand je suis en voyage et que je ne puis m'arrêter là où j'aimerais le faire et où je le pourrais sans retards ni inconvénients; et mille choses de ce genre, qui se représentent tous les jours.

Quant au bonheur d'être déchargé de graves responsabilités, il n'est pas ce que tu pourrais croire. Et d'abord nous sommes parfaitement responsables de tous nos actes mauvais, tout comme vous même, alors même que ces actes nous auraient été commandés par Nos supérieurs, car dans ce cas s'il se présente c'est un devoir strict pour nous de refuser obéissance; de même

Accolade au crayon, de la 13 ème du second paragraphe à la fin , d'une main étrangère.



toutes les fois qu'une chose, bonne en soi, est cependant contraire à nos constitutions. De plus le moindre petit acte qui dans le monde serait insignifiant, revêt ici un caractère de grave culpabilité dès qu'il va contre l'un de nos 3 vœux. Ainsi par exemple s'approcher un objet, si peu que ce soit, mais se l'approcher complètement, avec volontairement et de propos délibéré, est une faute très grave aux yeux de la conscience aussi bien que de nos constitutions. Appelles-tu cela n'avoir pas de responsabilités? Mais ce n'est pas tout. On peut nous imposer la charge de procureur, de prier, de maître des novices, de Provincial que sais-je? et cela malgré nous; cela arrive tous les jours. Comptes-tu pour rien cette immense responsabilité non plus pour soi-même, non plus pour une famille de 5 ou 6 membres comme la tienne, mais pour une famille de plusieurs centaines d'hommes etc.. Et ne fut-on que simple Père n'est-ce pas beaucoup que l'effrayante responsabilité qui nous incombe comme prédicateur, comme confesseur surtout; en un mot comme religieux et comme prêtre.

Voilà pour les 3 vœux; ajoute à cela comme je te l'ai dit l'abstinence perpétuelle, le jeûne tous les jours ~~du~~ pendant plus de 6 mois, ~~senséeutife~~, la couche dure, l'office de nuit etc.... toutes choses assez supportables en elles-mêmes pendant 8 jours, 15 jours - Mais pendant des mois et des années entières, pendant toute la vie, n'est-ce donc rien.

Je regrette que tu m'aies obligé à dire toutes ces choses parceque je puis paraître en faire parade. Mais tu sais qu'il n'en est rien, que le sujet même que nous discutons m'obligeait à entrer dans tous ces détails; d'ailleurs je suis parfaitement désintéressé dans la question puisque j'ai toujours été dispensé d'une bonne partie de ces choses à cause des soins impérieux réclamés par ma maladie qui, tu le sais, dâte des premiers jours de mon noviciat.

A tout cela tu réponds : Si vous êtes heureux malgré toutes ces privations, je n'y vois rien d'étonnant. N'avez-vous pas pour vous le témoignage d'une bonne conscience, et cela ne suffit-il pas pour être heureux? ?

Accolade au crayon, en face du second paragraphe, d'une main étrangère.



- Ici encore tu as examiné trop superficiellement la question; il me semble

Ce que tu dis aurait en un fond de vérité si nous nous imaginions que tout cela est nécessaire pour avoir la conscience en paix ou même pour aller au ciel; mais il n'en est rien. Tous les jours nous prêchons le contraire. Nous savons fort bien que l'on peut se sauver sans tout cela; et si nous l'oublions pas je te l'assure de nous répéter ~~à~~ de temps en temps: Pourquoi tout cela? Ne pouvais-tu donc pas te sauver dans le monde, y faire du bien même. A quoi bon renoncer ainsi à tant de joies que tu sais parfaitement légitimes? . etc.... - Dis-moi: Que pourrions-nous répondre à tout cela, et où prendrions-nous le courage de résister à des invitations parfois si pressantes, si séduisantes même? Si nous n'avions pour nous consoler de tous ces sacrifices que le témoignage d'une bonne conscience. Est-ce que nous n'aurions pas bientôt compris, est-ce que nous n'aurions pas compris pendant toute cette longue année d'épreuves au noviciat, qu'après tout nous pouvons fort bien jouir du témoignage d'une bonne conscience sans nous imposer tous ces retranchements?..

Mais j'accorde; je suppose un instant que nous nous soyons imaginés que cela est nécessaire pour aller au ciel. Il suit de là que voulant arriver au ciel coûte que coûte nous nous résignerons volontairement à tout cela. Mais sans s'en suit-il que nous ferons ces sacrifices non seulement avec résignation, mais avec joie, avec bonheur et cela non pas un jour, dans un moment d'enthousiasme, mais constamment, à tête froide, au milieu même de toutes les sollicitations contraires de la chair, du monde et du démon - Cela suit-il? - Nullement - Et cependant c'est un fait. - Suppose un instant un négociant partant pour l'Amérique Il espère y faire fortune; il a fait une cargaison complète de marchandises et denrées de toutes sortes qu'il espère vendre à gros bénéfices; c'est là du reste tout son avoir. - Une tempête survient, le vaisseau est tellement ~~be~~ fouetté que le capitaine déclare que le seul moyen d'avoir la vie sauve est de jeter toutes les marchandises à la mer. Le marchand le fera parce qu'il tient plus encore à la vie qu'à son bien, mais penses-tu qu'il le fera avec joie, qu'il s'en réjouira même après l'avoir fait?... - Oh! que nenni! - Eh bien! nous sommes ces marchands, notre vie c'est le salut de notre âme, c'est le ciel; nos marchandises ainsi jetées à la mer sont toutes les joies



de ce monde - Et malgré tout cela nous sommes heureux.
Tirese la conclusion.

Tu n'as plus qu'un moyen d'échapper tu peux dire: " Vous vous imaginez avoir par là une meilleure place au ciel et d'ailleurs vous voulez par là témoigner votre amour envers Dieu, vous croyez qu'il y est sensible, or quels miracles ne fait pas l'amour? -

Tu as parfaitement raison; tout cela est vrai. Mais à mon tour je te pose une question. Réponds à ce dilemme :

Ou ce que nous croyons est vrai ou c'est faux.

Si tu m'accordes que c'est vrai, tout s'explique, et nous sommes d'accord. C'est là où je voulais t'emmener.

Mais si cela est faux, de deux choses l'une :
1° Ou bien nous avons agi inconsidérément en tout cela, par enthousiasme et entraînement.

- Mais l'enthousiasme et l'entraînement passent vite on retombe bientôt dans la réalité mais et comme on l'a bien dit Si un coup de tête suffit pour nous faire quitter le monde, un autre coup de tête nous y ramène bien vite; cela se voit bien au noviciat, car tous ceux qui y entrent ni demeurent pas; tant s'en faut.

2° Il faut donc admettre (et c'est ma seconde hypothèse) que ceux qui demeurent y ont réfléchi, souvent (a) et longuement réfléchi. Embrasser un genre de vie qui répugne tant à la nature et qui du reste ~~répug~~ n'est pas indispensable, l'embrasser, y persévérer quand même sans y avoir mûrement réfléchi, ce serait une imprudence, disons le mot : une folie, que tu ne veux pas nous prêter, je l'espère

Or si tant d'hommes qui sont après tout aussi intelligents que d'autres, qui ont eux aussi toute leur indépendance et toute leur raison, embrassent volontairement, par un choix libre et mûrement réfléchi

(a) lettres illisibles sous "souvent".



une vie aussi peu conforme à leurs goûts naturels et cela avec persévérance, et avec joie; c'est 1° qu'ils voient avec évidence et certitude que ce que la foi enseigne est vrai 2° que non seulement ils croient en Dieu mais ils l'aiment, car, comme dit S. Augustin : Quand on aime, rien ne coûte, rien ne fait de la peine, ou si quelque chose coûte et fait de la peine, c'est une peine que l'on aime".

Quant à ta comparaison tirée des Moines de l'Inde, pour qu'elle eut quelque valeur il faudrait prouver :

1° qu'ils ce sont des hommes intelligents, raisonnant leurs actes et leur valeur, comme tu admetts, je pense, que nous l'avons fait et le faisons;

2° qu'ils non seulement ils s'imposent de grandes mortifications mais qu'en outre ils s'appliquent à réfréner toutes leurs passions particulièrement l'amour de l'argent, l'orgueil et la volupté sous toutes ses faces.

3° qu'ils font tout cela pouvant facilement embrasser toute autre carrière; sachant bien qu'ils n'ont pas besoin de cela pour le ciel;

4° qu'ils le font avec non bonheur, seulement comme une douleur que l'on supporte mais encore avec joie, avec bonheur.

5° qu'ils ne cherchent et ne trouvent pas dans cette vie là le moyen de vivre commodément et sans rien faire

Il faudrait prouver toutes ces choses, or tu ne le pourras pas, car le contraire est à peu près généralement reconnu pour la vérité.

Tu me diras : mais c'est à toi à prouver ces choses. - Nullement - Il me suffit qu'il n'y ait rien de positif et de certain en tout cela pour être en droit de conclure - Donc, jusqu'à plus ample et plus certaine information, cela ne prouve rien ni pour ni contre.

Par conséquent tout ce que tu as voulu conclure de l'exemple de ces fakirs, est entièrement sans valeur que du moment qu'ils ne sont pas chrétiens le bon-Dieu n'est pas avec eux et ne les dédommage pas-



amplement-par-ses-grâces-des-sacrifices-que-de-bonne
foi,-quelque-dans-l'erreur,-ils-s'impesent-pour-lui,--

Alors-tu-pourrais-conclure

J'aurais bien des choses à ajouter, mais je préfère en rester là parceque le temps et l'espace me manquent. D'ailleurs ma lettre est dé je crois convenablement longue; toutefois je ne regrette pas mon temps parceque j'espère que ces longs détails pourront suffire avec la grâce de Dieu à t' éclairer ton jugement sur cette question et par là à rapprocher nos deux ames en te faisant conclure que :

que Cela n'est point naturel de renoncer ainsi avec joie à toutes les joies de la vie.

que Pour expliquer ce fait l'amour de Dieu et la pensée du Ciel, et les motifs de religion ne suffiraient pas s'il n'y avait pas de Dieu, ni de ciel; et si la religion n'était pas vraie -

Essaye en effet de te figurer une chose fausse, fais tout ce que tu voudras pour te le mettre dans la tête; si tu n'en vois pas la vérité avec certitude, ne tu ne pourras le croire fermement, et si tu ne le crois fermement, tu n'y trouveras jamais la force nécessaire au plus petit sacrifice.

On sonne A Dieu. J'embrasse Constance et toute ta petite famille.

Tout à toi de Coeur, en N.S.

fr Jean-Jos-Lataste

